

Mai 1925

Le chanteur Mickey Kent annonça le charleston, qui fut accueilli à grands cris par les gentlemen de l'Aristippus Club et leurs compagnes. Tandis que le groupe entamait un air connu de tous, une jeune femme incroyablement belle, le visage radieux et la coiffe de guingois, poussa un cri strident de joie, ce qui encouragea la foule à l'imiter.

Derrière sa batterie, Skins Maloney observa les danseurs enflammés en esquissant un sourire. Il croisa le regard de son vieil ami, Barty Dunn, et désigna d'un coup de menton un homme particulièrement maladroit qui dansait tout près de la scène basse. Il avait un demi-temps de retard sur le groupe, et ses pieds doués d'une vie propre menaçaient constamment de le faire basculer, mais son visage pâteux dégageait un plaisir si communicatif qu'on ne pouvait que se réjouir avec lui.

Derrière le manche de sa contrebasse, Dunn sourit et inclina la tête vers un autre candidat. Celui-ci n'avait pas de menton, et un cou si fin que le col de sa chemise semblait flotter librement dans l'air, mais il était lui aussi transporté par la joie de danser. Son plaisir était tout aussi contagieux.

Sa partenaire de danse était beaucoup moins impressionnée. Cela faisait deux fois qu'elle se prenait son coude dans

les côtes, et elle s'efforçait discrètement de mettre un peu de distance entre eux afin de s'épargner davantage de coups.

Comme toujours, la soirée battait son plein. Cela faisait plusieurs mois que les Dizzy Heights jouaient tous les soirs au club, et c'était celui-ci, et non le groupe, qui s'estimait chanceux. Un tas de groupes se battaient pour avoir la chance infime d'établir résidence dans un bar, quel qu'il soit, mais pour les Dizzy Heights, ce temps-là était depuis longtemps révolu, et ils étaient en passe de devenir un groupe hautement respecté. Ils jouissaient d'une telle réputation parmi les amateurs de jazz, à Londres, que c'étaient les clubs qui leur couraient après, et non l'inverse.

En semaine, ils disposaient de dates régulières dans quelques-uns des clubs de jazz les plus en vogue de la ville, et ils réservaient les samedis aux dates « spéciales » (dont ils ne manquaient jamais). Mais le vendredi soir, ils le passaient à l'Aristippus Club, un *gentlemen's club* de Mayfair qui expérimentait la mise en place de divertissements réguliers pour ses plus jeunes membres. Les plus anciens avaient une vision plus traditionnelle de ce qu'un tel club devait proposer, et ils émettaient encore des claquements de langue au moindre bruit dans la salle de lecture, mais la nouvelle génération, elle, voulait s'amuser. Une délégation avait approché le groupe, et un marché avait été conclu, notamment à cause du surnom du club, qui avait tant amusé Skins : « Topsy Harry's¹ ».

La clientèle était enjouée, son enthousiasme compensait ses lacunes en matière de danse et de culture musicale, et le groupe passait toujours un excellent moment. Les clients de ce soir – qui étaient pour la plupart venus fêter l'anniversaire de l'un des membres – figuraient parmi les plus survoltés

1. *Topsy* signifie « éméché », en français.

pour lesquels ils avaient joué jusqu'ici, et ce troisième charleston marqua l'apothéose de l'euphorie ambiante.

Le groupe termina le morceau sous les sifflets et les applaudissements.

— Merci, *ladies and gentlemen* ! lança Mickey à travers sa trompette parlante en étain. Nous sommes les Dizzy Heights, et vous avez été incroyables. Nous vous souhaitons une bonne fin de soirée, et une bonne nuit !

De nouveaux applaudissements retentirent, mêlés de quelques « Oh non ! » et « Encore ! ».

— Un *black bottom* ! réclama la jolie femme à la coiffe de guingois.

— Je t'ai dit de regarder où tu t'asseyais ! répliqua automatiquement son ami¹.

Les rires fusèrent. Les applaudissements redoublèrent. Le groupe quitta la scène pour se retirer dans la pièce qui lui avait été réservée et où l'attendaient plusieurs bouteilles de bière et une grosse assiette de sandwiches.

— C'est quand même franchement mieux que de devoir travailler, pas vrai les gars ? commenta Skins en rangeant ses baguettes dans son vieux sac militaire avant de prendre un sandwich au fromage.

Dunn, lui, cherchait un décapsuleur.

— Comment tu le sais ? Tu n'as jamais travaillé de ta vie !

— Pas faux, concéda Skins. Mais j'ai une sacrée imagination. Et mon vieux bossait sur les chemins de fer. J'ai vu ce que le vrai travail fait aux gens. Tout ce que je dis, c'est que je préfère largement jouer quelques heures pour une bande de « jeunes aristos » que de me casser le dos à poser des rails comme mon père.

Eustace Taylor, le trompettiste du groupe, venait d'entrer dans la pièce.

1. *Black bottom*, qui est une danse assez proche du charleston, signifie littéralement « fesses noires ».

— Alors tu ferais mieux d’y mettre un peu du tien, si tu ne veux pas découvrir tout de suite ce que ça fait, de poser des rails, lança-t-il. Tu étais décalé, au niveau du pont de *Fascinating Rhythm*. Et merci de calmer tes ardeurs côté cymbales pendant mon solo, dans *Dippermouth Blues*.

Skins leva les yeux au ciel et secoua la tête.

— Bien reçu, Eustace, répondit-il. Tes commentaires sont toujours agréables à entendre.

— Je te dis juste de faire gaffe.

Skins jouait du ragtime bien avant la guerre, et il était l’un des premiers à avoir fait entrer le véritable jazz américain dans les clubs londoniens, dès sa démobilisation. Eustace, lui, avait passé les années précédant son appel au poste de deuxième trompette dans le philharmonique du Dorsetshire. Mais sa prétendue éducation musicale classique (il restait toujours étrangement vague, quand il s’agissait de dire où et avec qui il avait étudié) lui donnait un sentiment insupportable de supériorité sur les pauvres autres mortels du groupe, même s’il avait découvert le jazz relativement tard dans sa vie.

— Comment ça se fait, que tu ne lui aies jamais éclaté la tête ? demanda Dunn une fois Eustace parti dans un coin de la pièce pour annoter sa partition.

— Eh bien, déjà, il fait quinze centimètres de plus que moi, répondit Skins. Pas sûr de pouvoir toucher son visage. Mais rassure-moi, je suis un bon batteur ?

— Le meilleur de Londres.

— Ça, c’est ce que disent les affiches, mais je me contenterais de « bon ». Et les gens, qu’est-ce qu’ils en pensent, d’après toi ?

— La plupart seraient incapables de différencier un bon batteur d’un charbonnier, mais ils ne semblent pas se plaindre.

— Alors si tu penses que je suis bon, que je pense que je suis bon, et que tous les danseurs de *buck and wing* et de charleston le pensent aussi, pourquoi je m’arrêtera à

ce que pense la deuxième trompette du philharmonique de Seaside, hein ? Ça finira par lui passer.

— Tu es beaucoup plus sage que moi, commenta Dunn.

— Ça, je n'en ai jamais douté, mon enfant... le taquina Skins. Bonsoir, mesdames.

Les saxophonistes du groupe, Blanche Adams et Isabella « Puddle » Puddephatt, étaient toujours collées l'une à l'autre.

— Dis donc, Skins ! s'exclama Blanche. Beau travail, sur *Fascinating Rhythm*, ce soir ! J'ai adoré cette syncope sur le pont. L'effet était sensas.

— Merci beaucoup, ma p'tite dame ! répondit Skins en ôtant un chapeau imaginaire. Et toi, Puddle, qu'est-ce que tu en penses ? Mes humbles efforts t'ont-ils plu ?

— Tout me plaît chez toi, mon chou, tu le sais bien, répliqua Puddle. Il y a du gin ?

— Non, juste de la bière, dit Skins. Mais à foison.

— Je ferai avec. Tu veux bien m'en servir une ?

Skins ouvrit une autre bouteille de bière et remplit deux verres, qu'il tendit à la section des anches.

— Toutes les semaines, c'est pareil, commenta Blanche en désignant la bouteille. Franchement... Obliger une fille à s'enfiler bière après bière quand la pièce d'à côté regorge de champagne... C'est toi qui nous as trouvé ce plan, Skins. Tu veux bien en toucher deux mots au gérant, dis ?

— J'ai géré la résidence, répondit Skins. Mais ce n'est pas moi qui me suis occupé du *catering*.

— Qui, alors ?

— Elk, je crois bien, dit Dunn. Il a travaillé avec le sommelier à Ypres, ou un truc dans le genre. Je ne me souviens plus très bien.

— Il nous faudrait un manager pour gérer ce genre de détails. Quelqu'un qui puisse au moins nous obtenir autre chose que de la bière. On ne peut pas demander ça au joueur de banjo.

Elk se tourna vers le petit groupe.

— Quelqu'un a parlé du joueur de banjo ?

— En effet, mon pote, lança Skins. Blanche trouve que tu as complètement foiré le *catering*.

— Je n'ai pas dit ça ! se défendit Blanche. Je pense simplement que ça ne devrait pas être au joueur de banjo de tout organiser. On a besoin d'un manager.

— Je ne risque pas de m'y opposer, commenta Elk. C'était un vrai cauchemar. Tu n'imagines pas les histoires, juste pour avoir un pack de bières... Ils pensaient qu'on se ferait au champagne. Franchement...

Blanche secoua la tête d'un air dépité.

— C'était pas mal ce soir, reprit Elk sans se rendre compte de quoi que ce soit. Jolie, ton impro sur *Fascinating Rhythm*, Skins. Bien joué.

Skins leva alors son verre.

— Voilà pourquoi, mon ami, dit-il à Dunn, je n'ai jamais pris la peine de frapper notre trompettiste.

Les Dizzy Heights avaient été formés en 1923 par Ivor « Skins » Maloney et Bartholomew « Barty » Dunn. Les deux hommes s'étaient fait un nom les années qui avaient précédé la guerre en jouant la nouvelle musique ragtime venue tout droit des États-Unis dans les années 1900. Ils avaient joué dans différents groupes aux divers niveaux de compétence et de popularité avant de se lancer tous les deux, véritables mercenaires musicaux, en se présentant comme « La meilleure section rythmique de Londres ».

Plus jeune, Skins avait été un enfant vif et plein de repartie, prompt à éviter les claques qui suivaient inmanquablement ses remarques insolentes. Sa grand-mère prenait plaisir à lui dire : « Tu devrais monter sur scène, mon petit Ivy. »

Il répondait alors toujours avec indulgence : « Tu crois, mamy ? »

Ce à quoi elle répliquait chaque fois : « Oui, fiston. Pour la balayer. » Puis elle lâchait un gloussement sifflant, amusée par son brio comique, et le petit Ivor souriait gentiment avant de disparaître pour mieux préparer son prochain coup.

Mais en vérité, il adorait le music-hall, et il avait bien l'ambition de monter un jour sur scène. Il traînait tellement souvent devant la porte du théâtre que les machinistes avaient fini par s'intéresser à lui et lui demandaient, de temps à autre, d'aller leur faire une course. En guise de récompense, ils le laissaient parfois regarder un spectacle des coulisses. Il apprenait les trucs des comédiens et connaissait toutes les chansons par cœur, rêvant d'être un jour ici à sa place, comme sa grand-mère l'avait dit.

En 1900, à l'âge de dix ans, son premier véritable travail au théâtre – et qui collait parfaitement aux prédictions de sa grand-mère – consistait entre autres à balayer la scène.

Un matin, il était en train de nettoyer pendant que le groupe répétait. Le percussionniste, caché derrière une énorme grosse caisse, une caisse claire, deux cymbales et tout un tas de trucs et de bidules qu'Ivor était incapable d'identifier, perdit le fil du morceau et rata complètement le break de fin sur sa caisse claire. Le groupe se tut, à l'exception de quelques claquements de langue impatients du pianiste, si bien que le seul bruit audible dans la salle était le rire moqueur du petit Ivor.

Cela poussa les autres membres, qui n'étaient pas réputés pour leur austérité, à éclater de rire eux aussi. Ils aimaient bien Ivor, le garçon à tout faire, et ils avaient tendance à tout lui laisser passer. Même la honte initiale du percussionniste s'évapora quand il comprit qui se moquait de lui.

— Tu t'imagines pouvoir faire mieux, petit malin ? lançait-il. Viens donc essayer. Allez. Je te parie un shilling que tu n'y arrives pas.

N'étant pas du genre à laisser passer une occasion de se faire un peu d'argent, Ivor descendit dans la fosse d'orchestre et se fraya un chemin jusqu'au percussionniste. Il observa attentivement l'immense batteur lui montrer la figure rythmique, mais lorsqu'il lui tendit les baguettes, Ivor resta figé.

— Allez, bonhomme. Montre-nous ce que tu as dans le ventre.

— Je ne peux pas, dit Ivor avec une docilité qui ne lui ressemblait pas.

— Tu semblais moins timide sur la scène, commenta le batteur. Ce n'est plus aussi simple, maintenant que tu es là, pas vrai ?

Il tendit la main pour récupérer ses baguettes, mais Ivor serra le poing.

— Non, je ne peux pas toucher les fûts. Vous mesurez trois mètres ou quoi ?! Comment suis-je censé toucher la batterie de là où les gens normaux vivent ?

Le groupe éclata à nouveau de rire, et quelques instants plus tard, ils avaient trouvé un vieux cageot à bières pour surélever le garçon. Il tendit les baguettes devant lui.

— Comme ça ?

Le batteur ajusta légèrement sa poigne, et Ivor sourit. Oui, il se sentait bien.

Il tapa d'un geste hésitant sur la caisse claire. C'était fort. Beaucoup plus fort que ce qu'il s'était imaginé. Il tapa encore. Cette fois, il savait à quoi s'attendre.

— Tu veux que je te montre encore ? lui proposa le batteur.

— Non, c'est bon.

Il tenta la figure, lentement. Les baguettes rebondissaient sur la peau tendue du fût plus vite qu'il ne pouvait les contrôler, et le break se termina en cacophonie générale.

À la grande surprise d'Ivor – et à son grand soulagement –, personne ne rit.

— Essaie encore, l'encouragea le batteur.

Ivor fit quatre nouvelles tentatives. Chacune était meilleure que la précédente mais finissait inmanquablement en anarchie.

Il inspira un bon coup. Se redressa. Et essaya une dernière fois.

Il exécuta péniblement la figure au tempo demandé et la termina sans une erreur. Le groupe applaudit.

— Tu ferais bien de te méfier, mon gars, lança l'un d'eux. Le balayeur veut ta place.

À partir de ce jour, Ivor passa son temps libre dans la fosse d'orchestre, à regarder, à apprendre et à poser tout un tas de questions. Le percussionniste lui avait donné une vieille paire de baguettes pour s'entraîner, et il rendait sa famille complètement dingue, à faire de la batterie sur n'importe quelle surface libre. Mais cela paya. Plus tard cette année-là, quand le percussionniste tomba malade, Ivor le remplaça. Il obtint bientôt le surnom « Skins », pour les peaux de tambour, surnom qui collait également très bien à sa silhouette maigrichonne, même s'il préférait le terme « svelte », mais les gens ne commentaient que rarement sa corpulence ou sa toute petite taille¹. Ce qui frappait, en général, c'était son sourire. Peu de gens l'auraient qualifié de beau garçon, mais le sourire chaleureux et espiègle qu'il offrait si librement à quasiment tous ceux qu'il croisait garantissait qu'une bonne proportion d'entre eux déclare ensuite que c'était un garçon « étrangement attirant » ou encore « bizarrement charmant ». Sa remarque préférée avait été celle d'une fille de Tottenham qui lui avait dit : « Je ne sais pas ce que c'est... Il y a quelque chose chez toi... Tes cheveux, peut-être ? » Il était très fier de ses cheveux. À dix-huit ans, il avait quitté le théâtre pour endosser le rôle de batteur d'un groupe de ragtime, avec son vieux copain Barty.

1. *Skins* veut dire « peau », et *skinny* signifie « maigrichon ».

Barty Dunn connaissait Ivor depuis tout petit ; ils avaient grandi ensemble dans les rues de Hornsey. Contrairement à son camarade, jamais personne ne s'interrogeait sur la raison de son attirance pour Dunn – c'était clairement l'atout charme du binôme. Grand, athlétique, avec les yeux bleus les plus profonds que personne n'ait jamais vus (c'est en tout cas ce qu'on lui avait dit de nombreuses fois), il était l'archétype de la beauté. Il était en général avenant et charmant mais était parfois victime d'accès de mélancolie qui, à la plus grande stupéfaction de Skins, semblaient le rendre encore plus attirant. Tandis que Skins faisait des pieds et des mains pour séduire les filles à coups de pitreries, Dunn n'avait qu'à, comme aimait à le dire son ami, « rester là, sans bouger, avec un air sombre », et les filles « se jetaient sur lui ».

Si les parents de Dunn n'avaient pas été plus riches que leurs voisins, ils avaient eu des aspirations pour leurs enfants (plus communément vues comme de l'arrogance), et les jeunes Dunn avaient tous été encouragés à apprendre un instrument. Barty avait eu des cours de piano et de violon et avait travaillé dur sur chacun d'eux, mais le jour où il était tombé nez à nez avec une contrebasse, il avait su que c'était son instrument.

Ses parents avaient déjà eu du mal à acquérir le vieux violon de seconde main qu'ils lui avaient trouvé dans une boutique de prêteur sur gages ; ils ne pouvaient de toute évidence pas envisager quelque chose d'aussi exotique – et de bien trop encombrant – qu'une contrebasse, alors il s'était contenté d'admirer l'instrument de loin. Mais toutes les semaines, son travail à l'usine de confiserie Barratt de Wood Green lui avait permis de mettre quelques pièces de côté, et quand Skins fut prêt à rejoindre un groupe de ragtime, Barty avait sa propre contrebasse. Plus rien ne pouvait l'empêcher de suivre son vieux copain sur la route du succès et de la fortune.

Les soldats afro-américains avaient fait découvrir la nouvelle musique « jazz » aux garçons quand ils avaient servi dans l'armée en France, et dès qu'ils avaient été démobilisés, ils s'étaient mis en tête de composer un groupe de musiciens dotés de la même fougue qu'eux pour prendre Londres d'assaut.

Il leur avait fallu quatre années et beaucoup de changements de membres pour obtenir ce qu'ils cherchaient, mais ils avaient fini par obtenir le groupe qu'ils avaient tant désiré. Au début, les concerts n'avaient pas été faciles à dénicher – les clubs étaient encore réticents vis-à-vis de cette nouvelle musique – mais peu à peu, les portes s'étaient mises à s'ouvrir, les « jeunes aristos » réclamant de voir en live la musique qu'ils écoutaient sur leurs gramophones. Les Dizzy Heights avaient fait leur entrée sur la scène musicale.

Quand la petite fête fut terminée et les derniers clients rentrés chez eux d'un pas titubant, le groupe récupéra ses instruments et vida la scène de fortune. Eustace Taylor rangea sa trompette, Benny Charles, son trombone. Blanche et Puddle avaient un saxophone et une clarinette chacune. Elk Elkington rangea son banjo et Mickey Kent noua une longue ficelle à sa trompette parlante, qu'il balança sur son dos.

Le jour pointait le bout de son nez, et les bus et les tramways avaient déjà repris du service pour emmener les lève-tôt au travail, mais ils servaient tout autant à ramener chez eux les couche-tard du groupe. Tous, à l'exception de Skins et Dunn.

Skins et sa batterie s'étaient fait rejeter par tellement de chauffeurs de bus et de tramways qu'il en avait perdu le compte (« Tu ne peux pas rentrer tout ce fatras là-dedans, mon pote – tu m'as pris pour une remorque ambulante ou

quoi ? »), et la seule fois où il avait essayé de descendre l'escalator d'une station de métro avec tout son matériel s'était terminée en désastre. En comparaison, Dunn et sa contrebasse avaient moins de soucis, mais c'était un peu comme voyager avec un ami ivre mort, et lui aussi s'était vu chassé de nombreux bus par une remarque lasse du genre : « Je n'ai de place que pour une personne, désolé. »

Ils disposaient d'un débarras, au Topsy Harry's, mais ce n'était pas toujours pratique, et ils avaient souvent besoin de ranger leurs instruments encombrants ailleurs. Par chance, Barty Dunn « connaissait un type » qui gérait un magasin sur New Row, près de Covent Garden. Contre une entrée gratuite partout où les garçons jouaient, et un coup offert de temps en temps, il les laissait ranger leurs instruments dans la réserve du magasin. Le seul souci avait été de trouver une solution pour se rendre là-bas.

À cette fin, ils avaient investi dans une grande charrette à bras qui pouvait contenir la batterie de Skins et la contrebasse de Dunn, et disposait d'encore un peu de place pour tout extra – leurs plus beaux costumes s'ils avaient joué dans un lieu huppé, ou une caisse de bière non terminée, peut-être. La plupart du temps, cet espace était occupé par la conquête du soir de Dunn, qui se laissait conduire à travers les rues de Londres en gloussant avant qu'il ne la ramène dans sa piaule de Wood Green.

Toutefois, ce soir-là, Dunn avait seulement quitté la fête avec Skins, son instrument et quelques bouteilles de champagne récupérées à la sortie du club.

— Ça fait bizarre de te voir rentrer seul après un show, commenta Skins tandis qu'ils bringuebalaient leur charrette à travers les rues désertes du West End. Quoi que, ça t'arrive assez souvent, en ce moment, non ?

— Ouais, et c'est bien ça qui m'inquiète, répondit Dunn. La fille avec la grosse plume sur la tête m'a bouffé des yeux

toute la soirée, mais au moment où j'allais la voir, elle était en train de flirter avec un abruti de première doté d'un menton fuyant et d'un monocle. Un putain de monocle, mec.

— T'as perdu ton mojo, on dirait.

— Tu ne crois pas si bien dire. Ça fait des semaines que je n'ai pas eu droit à ne serait-ce qu'un petit bisou sur la joue. Et si j'étais trop vieux ?

— Tu viens juste de prendre trente ans.

— Ça fait déjà cinq ans, mon pote. Je suis un ancien, maintenant. Personne ne veut coucher avec un vieux joueur de contrebasse.

— Regarde le bon côté des choses. Il n'y a pas si longtemps, nous ne pensions même pas atteindre la trentaine. Mais on l'a fait. Tu vaincras cette passade, crois-moi. Et puis, tu es un jazzman. Nous sommes des mecs cool. Les jeunes adorent les musiciens.

Ils étaient arrivés au magasin. Skins les fit entrer et Dunn l'aida à charger ses fûts et ses caisses à l'arrière. Une fois le matériel en sécurité, ils verrouillèrent la porte et posèrent la charrette contre le mur. Ils se souhaitèrent bonne nuit sur St Martin's Lane et Dunn partit en direction de l'arrêt de bus tout en sifflotant un air qu'ils essayaient d'apprendre après l'avoir entendu sur un disque phonographique rapporté par des musiciens américains. Skins traversa le carrefour de Seven Dials et poursuivit vers Bloomsbury.

Quand Dunn gagna Finsbury Park, le soleil était levé et les gens partaient déjà travailler. Ne se sentant pas de marcher les quatre kilomètres qui le séparaient de chez lui, il décida d'attendre le tramway qui le ramènerait sur Wood Green.

Barty Dunn quitta l'arrêt de tram de Wood Green, tourna au coin de Coburg Road et gagna la petite maison mitoyenne où il louait une chambre à Phyllis Cordell. Elle avait perdu

son mari et ses deux fils durant la Grande Guerre et avait accueilli Dunn chez elle. Elle avait bien besoin de cette rentrée d'argent, et puis la compagnie de cet élégant musicien ajoutait un peu de glamour à cette rue ouvrière autrement bien trop ordinaire. Dunn se figurait qu'elle n'avait pas plus d'une dizaine d'années de plus que lui, et elle le dorlotait comme une mère poule, gloussait aux histoires qu'il lui racontait quand il rentrait et veillait sur lui à la moindre gueule de bois ou au moindre rhume.

Elle se fichait de ses horaires de travail particuliers, et elle ne commentait jamais la succession visiblement sans fin de jolies filles qui quittaient sa chambre juste après le déjeuner plusieurs fois par semaine. Elle leur préparait une tasse de thé, un sandwich, et discutait avec elles comme si elle se réjouissait de leur présence. Ce qui était le cas. Mais elle ne s'attendait pas à les revoir un jour. Elle savait pertinemment que ce serait un autre visage qui se présenterait timidement à elle la fois suivante.

C'était la seule source de friction entre la logeuse et son locataire.

— Je me fiche de savoir avec qui tu passes la nuit, lui avait-elle dit un après-midi en lui tendant une énième tasse de thé. Et je me fiche de savoir ce que tu fabriques avec toutes ces filles. Dieu sait que je prendrais bien un peu de bon temps, moi aussi, si j'en avais l'occasion. Même si ça ne risque pas de m'arriver. À mon âge... (Elle avait éclaté de rire à la simple évocation d'une telle idée.) Mais je n'ai pas envie de te voir finir seul. Trouve-toi une chouette fille. Une veuve de guerre, peut-être ? Et pose-toi. Compose-toi une jolie petite vie. Une famille. Tu as besoin d'une famille. Tout le monde en a besoin.

— Mais qu'est-ce que vous deviendriez sans moi, Mrs C ? avait-il répliqué avec un sourire. Je ne peux tout de même pas vous laisser seule.

— J'aurai mon Gallipoli, avait-elle répondu en caressant le museau affable de son idiot de chien.

Elle l'avait adopté quelques années plus tôt et lui avait donné ce nom en référence à la campagne désastreuse qui lui avait pris ses deux garçons. Les voisins lui avaient fait part de leur désapprobation.

— Vous feriez mieux de ne pas lui donner ce nom, lui avait conseillé l'un d'eux. Cela ne fera que remuer le couteau dans la plaie. Vous devriez mettre tout ça derrière vous. Vous ne tirerez rien de bon à y repenser chaque fois que vous appellerez votre chien.

Mais elle avait rétorqué que cela lui apportait un peu de réconfort. Le nom de son nouveau compagnon canin panserait plus facilement les plaies, d'après elle.

— Cette campagne a peut-être pris mes garçons, mais aujourd'hui, quand j'entends ce nom, je pense à cette petite boule de poils. Je peux me souvenir de mes garçons comme de deux jolis cœurs partis pour la guerre, et de Gallipoli comme le cabot un peu stupide qui me tient compagnie depuis qu'ils sont partis.

Personne ne saisissait sa logique, hormis elle-même et Dunn.

Il déverrouilla la porte et entra dans la maison plongée dans l'obscurité. Mrs C lui laissait toujours un verre de lait et un sandwich à la langue de bœuf sur une étagère, dans le garde-manger – « Au cas où tu aurais faim en rentrant. » Il s'installa à la table de la cuisine et le mangea tout en attendant que le sommeil le pousse à aller se coucher.

Gallipoli, qui l'avait entendu entrer, s'arracha de son panier posé près du poêle pour voir s'il restait quelque chose à grignoter. Dunn coupa un bout de langue du sandwich généreusement garni et le partagea avec le chien, qui le mangea de bon cœur. Il attendit d'un air endormi quelques minutes supplémentaires aux pieds de Dunn, mais quand